

Un coup d'oeil dans les brasseries de Berlin

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 13

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190973>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un coup d'œil dans les brasseries de Berlin.

La soif des Berlinois est considérable, et l'on est effrayé de la quantité de bière qu'on y consomme annuellement : 2,300,000 hectolitres, ce qui ne donne pas moins de 186 litres par tête de population.

Cette masse de liquide se consomme soit à domicile, soit dans les établissements *ad hoc* ; Berlin en compte 4500, qui se classent d'après la qualité de la boisson qui s'y débite. Au premier rang, sont les brasseries d'*Echteebeer* ; elles se distinguent des autres par leur installation, leur ameublement et leur décor qui révèlent une intention artistique. C'est le plus souvent le style vieux-allemand qui y règne ; de hautes boiseries brunes, chaises moyen-âge, vitraux gothiques ; aux parois, figures allégoriques, le dieu Gambrinus et son cortège, etc. On s'y sent dans un milieu très germanique. De majestueux bourgeois méditent face à face, la pipe aux lèvres, devant leurs grandes cruches de grès, qu'ils entrechoquent gravement et à plusieurs reprises en guise de conversation. Beaucoup sont solitaires, mais leur maintien dénote plus de béatitude que d'ennui ; on voit qu'ils sont au beau moment de la journée, celui dont l'attente allège les travaux. Dans ces établissements toujours la plus grande décence ; pas un cri, pas un chant ; on parle à demi-voix presque comme dans un temple.

Les brasseries de seconde classe sont plus simples et plus spacieuses que les premières ; elles sont aussi plus animées. On les trouve toujours pleines. Ce qui frappe en entrant, c'est que l'élément féminin y forme une bonne moitié des assistants. Beaucoup de fiancés, dans des poses sentimentales, ne laissent ignorer à personne leur légitime et mutuelle affection : entre eux tout doit être en commun, le verre de bière et la bouchée de saucisse. Ils sont légion ici, les fiancés ; cela s'explique : on se marie beaucoup et l'on reste de trois à dix ans fiancés. Cet état constitue donc une des longues étapes de la vie.

On voit aussi des couples de tout âge, père, mère, enfants, qui dans la brasserie retrouvent la table de la famille. C'est pour eux tous une fête. Arrivent des parents, des amis ; on se présente avec beaucoup de révérences saccadées et graves. Puis le *Wirth* vient donner le coup-d'œil du maître ; pour chaque consommateur il a une légère révérence ; les *Stammgäste* sont distingués par une poignée de main.

Les établissements de la dernière

catégorie occupent le sous-sol des maisons ; on y descend par trois ou quatre marches. Ils s'intitulent des noms bizarres de *Stebierlokal*, *Consum Halle*, *Restauration*. Dans certaines rues, une maison sur cinq porte ce barbarisme écrit en grosses lettres. C'est dans ces échopes que mangent les cochers, les ouvriers. On voit aussi parfois s'y glisser furtivement des besogneux en redingote qui trouvent là une ressource pour les mauvais jours.

Le tablier de cuir.

Chacun sait combien nos sociétés de secours sont excellentes dans leur but, et les signalés services qu'elles rendent à bon nombre de leurs membres, alors que la maladie vient brusquement interrompre leur travail, et partant leurs moyens de subsistance.

Mais quoique les secours soient distribués avec beaucoup de circonspection, que la maladie soit constatée immédiatement par le médecin, et qu'un Commissaire soit chargé de visiter celui qui réclame un subside, il ne se glisserait pas moins par-ci, par-là, — comme d'ailleurs dans toutes les institutions humaines, — quelques petits abus. Témoin cet incident assez comique que nous entendions raconter l'autre soir :

Un tonnelier avait été momentanément malade et recevait le subside réglementaire ; mais comme le cas n'était pas très grave, au bout de peu de jours il put reprendre son travail. Malgré cela, il continuait à s'inscrire comme malade auprès de la société de secours.

Et dès le matin : pan, pan, pan ! il travaillait à ses tonneaux, au fond de sa boutique, dont il avait soin de fermer à moitié les volets. Mais comme il devait s'attendre chaque jour à la visite du Commissaire, il plaçait tous ses moutards aux environs de la maison avec ordre « d'être toujours au guet et faire sentinelle » comme les alouettes de la fable. Un beau jour que notre soi-disant malade travaillait dur, l'ainé de ses enfants se précipite tout essoufflé sur le seuil de la boutique, en s'écriant : « Papa !.. voici le Commissaire !!... »

Et le tonnelier de jeter ses outils à terre pour se fourrer tout habillé dans son lit.

— Comment allez-vous ? lui demanda le visiteur.

— Eh bien, vous voyez, mossieu, ... j'ai toujours tant d'oppression...

— Oui, mais voici la belle saison : il faut espérer qu'elle vous remettra.

— C'est bien à désirer, mossieu, car si vous saviez comme c'est pé-

nible de rester comme ça dans un lit quand on est habitué à travailler, à aller et venir...

Et après quelques instants :

— Allons, soignez-vous, fait le Commissaire, je reviendrai vous voir dans la huitaine.

Une heure plus tard, celui-ci, dont l'attention avait été éveillée par quelques voisins, se dirigeait de nouveau vers la demeure du tonnelier, qui avait tout simplement repris son travail. Cette fois, ce fut sa femme qui, apercevant au loin le Commissaire, lui cria : « Vas vite te recoucher ;... le mossieu revient ! »

Comme la première fois le tonnelier alla se blottir sous le duvet, sans même penser à enlever son grand tablier de cuir.

Et le Commissaire se présente de nouveau, sous prétexte d'un renseignement oublié. Puis, tout en causant, il remarque un coin du tablier mal dissimulé. « Je crois, parbleu, dit-il au malade, que vous vous êtes couché avec votre tablier ?... »

C'est vrai, mossieu le Commissaire... Si vous saviez comme j'ai de la peine à me réchauffer... C'est pour ça que je me couche tout habillé.

— Eh bien, croyez-moi, il est un excellent moyen de vous réchauffer, c'est d'aller achever le tonneau auquel vous travailliez tout à l'heure.

Interdit, confondu à l'ouïe de ces paroles, et se voyant découvert, le tonnelier balbutia :

— Je crois que vous avez raison, mossieu, tout de même je m'ennuie au lit.

SANS MALICE

IV

Le vieil armateur, M. Philippon, fut privé de cette joie. Claudius, appelé dans le Midi par une importante affaire de famille, fit une absence de quelques semaines. A son retour à Paris, comme il abordait la maison du boulevard Montparnasse, il aperçut, encadrant la porte d'entrée, les sombres draperies des Pompes Funèbres ; un cercueil était exposé sur le seuil. Claudius, en lisant la lettre P qui se détachait en blanc sur le drap noir, fut pris d'une vive émotion. — C'est lui, se dit-il, c'est lui, c'est M. Philippon !... Aussitôt, il se découvre, fait l'aspersion et le signe de croix sur le cercueil de son ami, et se précipite dans le couloir. La concierge l'eut bientôt mis au courant : M. Philippon n'avait pu résister à une forte attaque de goutte ; le mal l'avait frappé au cœur. Claudius ne songe qu'aux devoirs que ses relations lui imposent. Il frappe à la porte de l'appartement qu'habitait le vieux marin. Margoton, tout en larmes, vient lui ouvrir et l'introduit dans la chambre où plusieurs personnes déjà réunies offraient leurs